

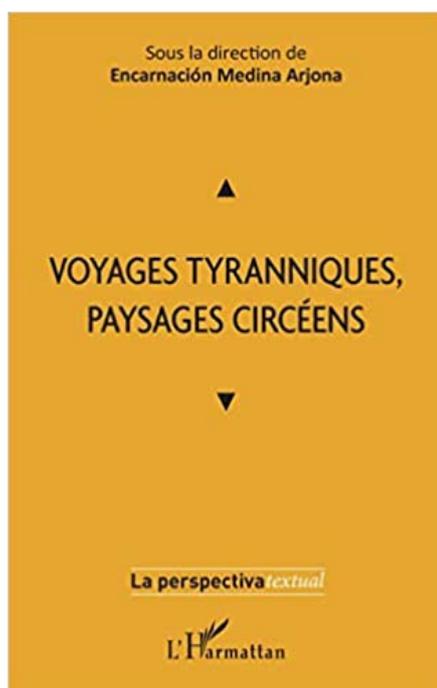
Sous l'empire de Circé : littérature et voyage*

María Loreto CANTÓN RODRÍGUEZ

Universidad de Almería

lcanton@ual.es

<https://orcid.org/0000-0003-0551-4425>



Les paysages circéens existent-ils ? Si oui, comment les imaginer ? En quoi un voyage pourrait-il être tyrannique ? C'est déjà le titre du volume, dirigé par la professeure Encarnación Medina Arjona, de l'Université de Jaén, qui attire fortement l'attention du lecteur, devenu rêveur. Car la magicienne Circé, tyrannique, est bien celle qui empêche le voyage, qui le permet finalement avec des conditions qui vont, elles aussi, dans le sens du merveilleux et de la sorcellerie. Le paysage circéen serait donc envoûtant et empreint de magie : si l'homme en voyage épouse sa beauté, il tombe aussi sous le charme de ses dangereux parfums, pourrait-on dire en paraphrasant Baudelaire.

Ce volume concernant le voyage en littérature montre bien, comme il est signalé dès la présentation, que « entre l'excellence esthétique

et l'excellence morale, le voyageur ressent le rapport entre la fragilité individuelle et la grandeur naturelle » (p. 9). Restons sur l'idée de cette fragilité inouïe car le voyage « brise en nous une sorte de décor intérieur », d'après la formule d'Albert Camus : si brisure il y a elle est, nous semble-t-il après lecture des différents articles, fertile et enrichissante.

Voyages tyranniques, paysages circéens est composé de neuf contributions, dont trois s'interrogent sur des récits de voyage au sens stricte du terme : ceux du marquis

* Au sujet du livre dirigé par Encarnación Medina Arjona, *Voyages tyranniques, paysages circéens* (Paris, L'Harmattan, « La perspectiva textual », 2021, 167 p. ISBN: 978-2-343-21705-5).

de Custine, d'Elsa Triolet et une sélection d'ouvrages dus à des peintres voyageurs. Les six autres chapitres analysent le voyage dans la fiction chez George Sand, Charles Nodier, Gérard de Nerval, Alphonse Daudet, Maryse Condé et Tahar Ben Jelloun.

Dans « L'Andalousie, 'séjour de merveilles' d'Astolphe de Custine », Marie-France Borot se penche sur la figure du marquis de Custine, voyageur passionné qui cherche l'inattendu dans l'Andalousie de 1831 et prétend n'offrir au lecteur que ce qu'il a vu de ses propres yeux. Si l'Espagne pittoresque chère aux écrivains romantiques est bien présente (les brigands, le Jardin des Hespérides, l'exotisme des mille et une nuits...), M.F. Borot s'interroge également sur les inquiétudes politiques du marquis, car c'est aussi en sociologue et en politologue qu'il regarde ce peuple « mal gouverné [...] mais indépendant ».

De sa part, Carlota Vicens-Pujol récupère le voyage à Tahiti d'Elsa Triolet sous le titre « Des lettres non d'amour de Viktor Chklovski au voyage à non-Tahiti d'Elsa Triolet ». En exergue, ces mots de Georges Simenon en disent long : « Que lui avait-on raconté de Tahiti ? Il ne voyait rien que du gris, du gris et du liquide ». Le récit de l'écrivaine naît, comme le détaille Vicens-Pujol, d'une lettre au formaliste russe Viktor Chklovski, que celui-ci inclut dans *Zoo ou lettres non d'amour* : dans ces pages, Triolet devient Alia-Circé, « femme fatale », « trop femme ». Encouragée par Gorki, elle publie *À Tahiti* en 1924. Or cette île censée être un paradis ne séduit ni n'intéresse la narratrice, qui l'abhorre. Toutes choses (paysages, habitants, coutumes, gastronomie...) rendent ces lieux hostiles au point que le mythe de Tahiti est, dans ces pages, fortement renversé.

Francisca Lladó Pol porte son attention non pas sur les écrivains voyageurs, mais sur les peintres voyageurs, et ce dans le cadre de l'île de Majorque tout au long des XIXe et XXe siècles. Si les voyageurs romantiques revendiquent la beauté pittoresque (donc méritant d'être peint) du paysage majorquin, ce sont surtout les gravures ou les photographies (qui accompagnent, ou non, les textes) qui intéressent Lladó. Celles de Gustave Doré, d'Adolphe Balfourier, de Gaston Vuillier, de Louis Bausil ou du photographe Gustave Fayet. De là, au Jardin des Hespérides et c'est, parmi d'autres ouvrages, le dialogue entre peinture et écriture, entre image et texte, dans *Mallorca (Balears)*, de Marie de Behen, qui sera convoqué.

Les quatre chapitres qui suivent, s'occupent du voyage dans la fiction. Concepción Palacios lit *La fée aux miettes* à la lumière de la figure de Circé et du thème du voyage. L'auteure se propose d'analyser les affinités du conte avec les aventures d'Ulysse et de Circé, Homère étant très présent chez Nodier, qui le cite à plusieurs reprises dans ses préfaces ou même dans ses rares poèmes. Pour revenir à *La fée aux miettes*, d'Ithaca à Ithaca, de Glasgow à Glasgow, nous reconnaissons Ulysse dans Michel, Circé dans la fée aux miettes, à la fois bienfaitrice et tissant en enchanteresse de redoutables pièges autour du personnage principal.

De Nodier l'on passe à Nerval et ses filles du feu, à « Sylvie » en particulier. Dans « Paysages nervaliens : aux confluences du mytique, du mystique et de l'inter-culturel », Antonia Pagan montre le rapport entre les personnages féminins nervaliens et les êtres surnaturels, telles les fées et les nymphes. Il semble surtout intéressante la lecture des textes en termes picturaux, qui permet de mettre en relation telle scène de *Les filles du feu* avec la peinture préraphaélite de Rossetti ; les paysages nervaliens ne vont pas sans évoquer le Corot de *Souvenir de Mortefontaine ou la ronde de nymphes* ou le Watteau du *Pèlerinage à l'île Cythère* ; Adrienne, de sa part, ramène le lecteur aux figures allégoriques de Janmot. Comme le souligne A. Pagan, « toute une mémoire artistique du siècle des Lumières se manifeste dans l'iconographie nervalienne » (p. 51).

Àngels Santa approfondit le thème du voyage vers l'inconnu dans son analyse de *L'Homme de neige*, de George Sand. Son intérêt ne porte pas tellement sur le voyage comme sur le voyageur, ce mystérieux Christian Waldo confronté au voyage dès sa petite enfance. « Bohémien », « coureur d'aventures », « aventurier », tantôt « espion russe » tantôt « arlequin italien », Christian parcourt l'Europe du sud vers le nord pour arriver au château du baron de Waldemora, en Suède, où il tombe amoureux de Margarita. Figure de l'errance, ce personnage est un être multiple dont le nom varie ; il est en plus capable de parler plusieurs langues car, n'étant de nulle part, il appartient au monde. En outre, À. Santa présente au lecteur un roman plus complexe – tout comme le personnage – qu'il ne paraît, où l'on trouve des procédés du roman populaire, du roman policier ou du conte de fées parmi d'autres.

Les récits brefs d'Alphonse Daudet ont été choisis par Pedro Méndez pour y analyser les paysages décrits, plus particulièrement les paysages de l'Algérie, que l'écrivain parcourut lors d'un voyage au pays entre décembre 1861 et février 1862. Méndez montre quelle est la réalité algérienne d'après l'expérience de Daudet, qui démystifie en partie le pays. « Chaptain, tueur de lions », « La Mule du Cadi », « À Milianah », « Un décoré du 15 août » et « Le caravansérail » sont les textes choisis par l'auteur, qui nous fait passer du lion aveugle à la société pauvre et délaissée du pays, de la belle plaine du Chélif à la tristesse angoissante de cette même plaine sous l'averse et ainsi de suite, en désenchanté éternel qui invite à réfléchir sur les conséquences du processus de colonisation.

Deux incursions dans la littérature francophone ferment le volume. Dans « Tituba sorcière... magicienne guérisseuse ou dangereuse ? », Isaac David Cremades entend confronter le personnage du roman de Maryse Condé *Moi, Tituba sorcière, noire de Salem* à la déesse Circé, et ce au long d'un périple assez aventurier qui mène Tituba de Salem à son île natale. Si le thème du voyage unit les deux personnages, les pouvoirs magiques de l'une et de l'autre restent en premier terme : face à Circée, « cruelle déesse aux herbes puissantes » et à la morale ambiguë, Tituba n'utilise les potions qu'elle fabrique que pour faire le bien, car elle est « tout faite d'humanité » (p. 151). La tension entre le bien et le mal, semble ainsi présider le roman du début jusqu'à la fin.

Ana Belen Queiro se penche, enfin, sur le roman *Partir* (2006), de Tahar Ben Jelloun. Il s'agit de s'interroger, suivant la structure de sa contribution, sur l'énigme du lieu, l'énigme de l'être et l'énigme de l'écriture. Si les lieux du roman sont ceux du vécu de l'auteur, ils sont aussi ceux de la réalité historique, le parcours des personnages s'inscrivant « dans des villes qui racontent et se racontent » (p. 157). Très influencé par l'espace, Azel est le personnage choisi pour l'analyse de l'être : il est toujours confronté à l'idée de partir, de croiser cette frontière qui est à la fois physique et mentale, double frontière qui trouve son corollaire dans une écriture à mi-chemin entre la réalité et la fiction ainsi qu'entre deux langues, le français et l'arabe.